

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Récif du Prince* de Jacques Savoie**

Louise Milot

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1986). Compte rendu de [*Le Récif du Prince* de Jacques Savoie]. *Lettres québécoises*, (43), 21–23.

par Louise Milot

Le Récif du Prince

de Jacques Savoie

On se souviendra que le premier roman de Jacques Savoie, *les Portes tournantes*¹, avait fait forte impression dans la production romanesque de l'année 1984, au Québec. Dans quelle mesure fallait-il imputer à l'origine «acadienne» de l'auteur l'originalité certaine de ce premier roman? Difficile à dire. Dans quelle mesure, d'ailleurs, était-on même autorisé à recevoir ce roman, paru chez Boréal, comme un roman d'ici? Encore plus difficile à dire, sans doute.

De toute façon, voilà que Jacques Savoie récidive, et tente de franchir le cap du deuxième roman, cap d'autant plus périlleux, on le sait, que l'accueil critique lui avait été, dans un premier temps, favorable.

On pourrait dire que *les Portes tournantes* racontait l'histoire familiale de trois générations, tout au moins de deux et demie: celles de Blaudelle, artiste-peintre, d'Antoine son fils, pianiste en herbe — à travers qui le lecteur avait accès aux gestes et relations des adultes — et de la mère de Blaudelle, Céleste Beaumont, célèbre pianiste de *rag-time* de l'époque du cinéma muet... à Campbellton, en Acadie. Le rappel de la vie de Céleste allait de son mariage raté à sa relation privilégiée et tardive avec un violoniste noir, personnage très typé sur lequel s'achevait le roman. Au-delà de certaines inégalités — notamment dans le maniement des nombreuses voix narratives et dans le désordre et l'in vraisemblance de l'intrigue — *les Portes tournantes* s'imposait, à mon avis, a) par son aisance à juxtaposer de façon également convaincante aussi bien un solide humour qu'un réel tragique et b) par sa capacité à créer des personnages aussi typiques qu'inédits: j'avais attiré l'attention, à l'époque, sur le personnage inoubliable de Céleste Beaumont².

Si je me permets ce (peut-être trop) long détour par *les Portes tournantes*, c'est que la lecture du deuxième roman³ de Jacques Savoie laisse voir assez clairement ce que l'auteur, volontairement ou pas, a conservé du premier et, en même temps, combien l'effet peut en être différent.

Racontée d'une certaine façon, l'intrigue du *Récif du Prince* est simple et linéaire et, de ce point de vue, elle peut paraître mieux menée que celle des *Portes tournantes*. Une adolescente de dix-sept ans, Vassilie — dont le texte retiendra exclusivement, tout au long, le point de vue — a trouvé un emploi d'été dans une tour de contrôle, le récif du Prince, précisément, au large sur le Saint-Laurent; la veille de la date limite d'acceptation de cet emploi, elle essaie d'obtenir l'autorisation — obligatoire — de son père, tout en sachant à l'avance qu'il s'agit là d'une mission impossible. Le jour même,

son père sera hospitalisé d'urgence, victime d'un accident: il s'en remettra et elle, suite à une expérience de «descente aux enfers», n'aura plus besoin d'accepter son fameux emploi, puis se convaincra elle-même qu'elle doit au contraire y courir, alors qu'on croit comprendre qu'elle file en fait vers d'autres horizons.

Mais le véritable sujet du roman, comme la première fois, se cristallise autour des relations familiales entre, d'une part, un homme et une femme, les parents de Vassilie, et d'autre part, ce père et cette mère et leurs enfants: ici surtout la narratrice, mais aussi sa soeur aînée Yéléna, prostituée qui se «maquille» en comédienne de théâtre, à moins que ce soit l'inverse.

Comme dans *les Portes tournantes*, également, chacun des parents fait un métier littéralement «spectaculaire», quoique présenté dans les deux cas de façon certainement caricaturale. Le père, Francoeur, est vedette à la télévision, avec son chien Gendron, d'une émission pour enfants qui dure depuis des années: chaque matin, chez lui, il visionne sur magnétoscope l'émission diffusée la veille, dans l'espoir de pouvoir encore en corriger, même après toutes ces années, la moindre imperfection. Quant à la mère, Tania Braun, elle est reporter, vedette elle aussi, un brin «excessive», c'est le moins qu'on puisse dire, et de toute façon plutôt «décrochée» de la dynamique familiale.

C'est par rapport à cet arrière-plan, caractérisé par un père dont le champ d'intérêt semble assez restreint et dont il faut dire qu'en plus il est alcoolique — une des missions que s'est donnée Vassilie est de faire en sorte qu'il commence à boire le plus tard possible le matin — et d'une mère toujours absente, dont les activités finissent par être suspectes à force



d'être mystérieuses, que le fil anecdotique indiqué plus haut s'articule. Il sera étoffé par une relation de fascination mutuelle ambiguë entre Vassilie — que son père surnomme «Vapeur» — et son père. Le contexte de la situation familiale occupe alors autant de place, dans le roman, que l'anecdote proprement dite. Et, au terme de la lecture, on peut constater que peu nous importe, au fond, que Vassilie finisse par refuser ce travail d'été dont l'importance était donnée comme si centrale et si lourde de conséquences, au point de départ; peu nous importe même, à la limite, le point final du roman: une coupure de presse révélant que le comédien Arthur Francoeur «quitterait la *Broadcasting Life* après y avoir été pendant 21 ans la vedette des émissions jeunesse» (p. 159). Ce qui reste, ou ce qui pourrait/devrait rester est bien de l'ordre de ce qui faisait la force des *Portes tournantes*, soit

- a) quelques personnages parce qu'ils seraient agréablement marginaux,
- b) quelques scènes ou épisodes isolés
- c) et un «ton».

Mais justement, les personnages de ce deuxième roman, tout parents qu'ils soient de ceux du premier, ne me semblent pas atteindre à la puissance d'évocation d'une Céleste, d'un Papa John Devil, ou même d'un Antoine, le jeune narrateur des *Portes tournantes*. Pourquoi Francoeur, qui est sans doute le personnage qu'on a voulu rendre le plus attachant, dans ce second roman, nous apparaît-il avant tout et — ce qui est pire — *uniquement* comme un pauvre type? La vie de pianiste de cinéma dans une petite ville, qui était la vie de Céleste dans les *Portes tournantes*, n'était pourtant pas, en soi, plus valable et plus valorisante que celle d'une vedette contemporaine de la télévision: au contraire. Mais alors que le personnage de Céleste ne pouvait laisser indifférent, le comédien Tonton Francoeur ne nous intéresse pas vraiment, ni en lui-même, ni par ce qui lui arrive. De façon analogue, les extravagances politiques, journalistiques et sexuelles de sa femme, quoiqu'elles soient elles aussi fort détaillées et mises en relief (p. 123-140), ne parviennent pas à retenir notre attention. Ne parlons pas des personnages franchement faux et qui ne passent pas la rampe, tel ce chauffeur de taxi que le regard de Vassilie voudrait faire passer pour un informateur (p. 53), ce qui avec la meilleure bonne volonté du monde est irrecevable à la lecture. Il

est assez étonnant de voir des procédés qui de façon certaine avaient touché le but une première fois — un certain regard «de l'extérieur» qui créait un effet de naïveté amusant — avoir tant de mal à le retrouver cette fois-ci.

On peut se demander si une partie de la cause ne serait pas à chercher du côté de ce «ton bien à lui» qui est une autre caractéristique de la prose de Jacques Savoie, et qui dépend beaucoup ici de la voix narrative retenue. Vassilie, qui est notre seul regard, a dix-sept ans. Antoine, le narrateur de la première partie des *Portes tournantes*, qui était pour beaucoup dans le pouvoir de séduction indéniable des premières pages, en avait tout au plus cinq ou six. Or le ton des réflexions de l'une et de l'autre n'est pas aussi radicalement différent qu'il devrait l'être. La distance qu'essaie de prendre Vassilie par rapport à son comédien de père est souvent peu éloignée de l'attitude enfantine avec laquelle le gamin Antoine voyait le monde. Sauf que ce qui était naturel et sain chez un enfant ne l'est pas forcément dans les réflexions d'une adolescente où cela risque plutôt de sonner faux. Dans la scène initiale entre Vassilie et son père, un commentaire comme:

Je retrouve la phrase soulignée la veille pendant qu'il se cherche une contenance (p. 9),

peut vraisemblablement être celui d'une jeune adulte, mais cet autre, quelques lignes plus loin:

Alors je lui fais un peu de charme et on parle des escargots (p. 9),

fait immédiatement penser aux pitreries et aux volte-face d'Antoine et non à la sage Vassilie. Peut-être que je n'arrive pas à bien identifier le malaise, mais il y a pourtant comme un malaise qui nous suit, quelque chose qui ne va pas, qui ne tombe pas juste, tout au long de ce roman: peut-être cela a-t-il à voir avec une cohérence d'ensemble, dont le manque d'à-propos du ton ne serait qu'une manifestation. Le texte nous fait toujours perdre pied, parce qu'aucun de ses personnages ne semble avoir de véritable attache. Ce n'est bien sûr pas là un défaut et on doit reconnaître au contraire que la *dérive* douce mais implacable que revêtaient comme une cape de plomb les personnages d'adultes des *Portes tournantes* est encore plus forte et plus in-

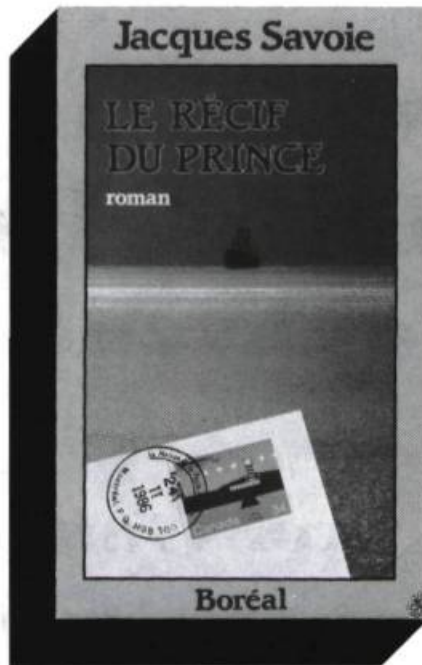
contournable dans ce second roman, puisque aucun personnage n'y échappe, pas même Vassilie. Quoi qu'elle en dise, elle tourne à vide, comme tous ceux qu'elle observe et qu'elle juge, et l'effet de surprise final, où on a l'impression qu'elle va devenir une rivale de sa mère après avoir été trop longtemps sa victime, ne m'a pas convaincue.

Mais il reste — et là, Jacques Savoie a gardé toute sa force — des scènes qui sont des moments de grâce. C'est le cas, tout particulièrement, de cet épisode analeptique infiniment obsédant, et où Vassilie relit/raconte à son père immobilisé par la quincaillerie médicale une histoire que lui-même leur racontait jadis, à sa soeur et à elle, sans jamais la terminer. L'histoire se passe en Yougoslavie: c'est le récit d'un amour clandestin, chaque fois interrompu au moment où l'amoureux — qui était en fait le père lui-même — constatait qu'il semblait avoir été abandonné, pour des raisons incompréhensibles, par la jeune Yougoslave qu'il était sur le point de pouvoir aimer. Faut-il y voir un miroir du roman même qu'on est en train de lire? En tout cas, dans un roman dont les dialogues sont trop souvent artificiels — entre Vassilie et sa soeur, entre Vassilie et Jeanne-Mance, l'infirmière, par exemple — tout cet épisode est absolument juste, et de la trempe du récit émouvant de Céleste dans les *Portes tournantes*. Mais cela peut-il suffire à faire un bon roman?

Jacques Savoie semble trouver son souffle lorsqu'il exprime *une très grande nostalgie*, bien enracinée et qui semble venir de très profond; mais en même temps, la facture d'ensemble de ses romans insiste pour maintenir une forme de composition que j'appellerais *baroque* et dans laquelle, paradoxalement, c'est au contraire une mosaïque complexe et de surface qu'il s'agit d'articuler. De ce point de vue, la romancière québécoise à laquelle fait le plus penser le travail de Jacques Savoie est bien Pauline Harvey, qui elle aussi échafaude des intrigues sans se soucier vraiment d'en rationaliser les fondements et les articulations, mais avec une différence importante: les textes de Pauline Harvey sont «branchés» à la fois sur une réalité très contemporaine et sur un futur, ceux de Jacques Savoie semblent s'attacher exclusivement à remuer le passé et à valoriser le rêve. C'est ainsi que j'ai lu, en tout cas, ces épisodes importants où la

venue à la maturité de Vassilie se fait a) à travers le dénouement tragique de l'histoire yougoslave, mais dans un *rêve* du père, et b) dans le dénouement des rapports avec la mère par le moyen de ce que Vassilie *imagine* des aventures passées de celle-ci, à partir de sa lecture clandestine de la correspondance de ses parents. On est toujours dans le passé, et toujours dans la fiction.

L'entreprise d'écriture que poursuit Jacques Savoie est dès lors assez paradoxale, de même que son choix du genre romanesque. En effet, tant le côté aléatoire de sa composition que la force de scènes ou de personnages isolés tendent à valoriser des procédés de *juxtaposition* plutôt que le travail indispensable de *linéarisation* propre au roman de type conventionnel dans lequel il se situe. Aussi en vient-on à constater que ce qui est le plus fragile, le plus artificiel ou le moins bien réussi, dans son roman, c'est le *récit*. Jacques Savoie lui-même savait peut-être tout cela. Est-ce dans ce contexte qu'il parlerait lui-même de son *récit* comme d'un *récif*? □

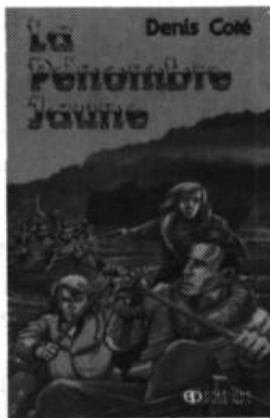


1. Jacques Savoie, *les Portes tournantes*, Boréal, 1984.
2. Dans *Lettres québécoises*, n° 35 (automne 84), p. 17-18.
3. Jacques Savoie, *le Récif du Prince*, Boréal, 1986.

Nouveautés «Jeunesse-Pop»



ÉDITIONS PAULINES
3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal, Qué., H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

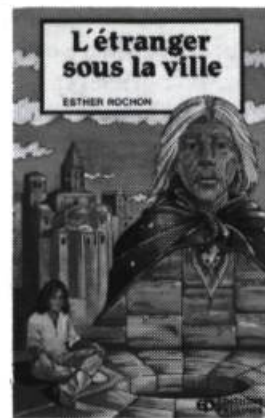


LA PÉNOMBRE JAUNE

Denis Côté

128 p. * 5,95\$

Un homme inquiet disant s'appeler Bob Moraine. Un petit masque tibétain, signe de malédiction. Des menaces de mort formulées par la Pénombre Jaune. En rencontrant Moraine par hasard, Francine Sauvé et René Vandal seront entraînés dans la plus insolite des aventures. À travers mille dangers, ils devront affronter Monsieur Ling, un adversaire cruel et sans scrupules dont l'objectif ultime est la conquête du monde. Mais où donc finit la réalité, où commence l'imaginaire?



L'ÉTRANGER SOUS LA VILLE

Esther Rochon

128 p. * 5,95\$

L'Archipel de Vrénalik est isolé, presque désert. Les derniers habitants, descendants des puissants Asven de jadis, attendent la mort ou une improbable délivrance.

Une adolescente parle de ce monde en suspens, et se met à la recherche d'un étranger, descendu vivre dans les caves de la Citadelle il y a plusieurs années.